

« En France, le taux de suicide chez les adolescents a baissé de 26 % entre 2003 et 2014, ce dont on peut se réjouir, poursuit Bruno Falissard. Mais dans le même temps, on observe chez eux une forte augmentation des indicateurs de dépressivité – c'est-à-dire de l'expression d'un sentiment de solitude, d'isolement, d'aliénation et d'anxiété –, une hausse qui pourrait être liée à la perception du monde d'une génération qui peine à imaginer son avenir. » Difficile, alors, d'évaluer avec certitude la prévalence de la dépression chez les adolescents. Les épidémiologistes s'efforcent néanmoins d'isoler les facteurs démographiques, sociaux, familiaux et comportementaux qui y sont associés, afin de faire de la prévention de manière efficace. En l'absence de repères absolument objectifs pour identifier et quantifier une grande partie des troubles mentaux – notamment ceux du comportement, de la personnalité et les troubles anxieux – certains chercheurs arguent que ce qui compte avant tout dans les soins psychiatriques, c'est l'évaluation d'une incapacité. Lorsqu'une personne se trouve entravée pour réaliser des tâches du quotidien, maintenir des liens sociaux, travailler, trouver de la joie dans des loisirs..., c'est qu'il y a un trouble à prendre en charge... même si l'expression de son mal-être et ses symptômes ne correspondent pas toujours à un diagnostic précis – validé par une nomenclature médicale de référence, comme le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (DSM-5). Les maladies mentales sont des entités définies par convention, et celles-ci évoluent régulièrement grâce à l'accroissement des connaissances, qui elles-mêmes modifient les normes médicales. C'est pour cette raison, par exemple, que la prévalence et les symptômes de l'anorexie mentale varient en fonction du temps, des cultures, et concernent de plus en plus volontiers les hommes. À l'inverse, l'incidence et la présentation clinique de la schizophrénie semblent assez stables.

Office of the Surgeon General. "Culture Counts : The Influence of Culture and Society on Mental Health" in *Mental Health : Culture, Race, and Ethnicity*. Rockville (MD), Substance Abuse and Mental Health Services Administration, août 2001 ; www.ncbi.nlm.nih.gov/books/NBK44249

D. Mechanic. *Health Affairs*, septembre/octobre 2003 ; doi : 10.1377/hlthaff.22.5.8

Z. Agüera et al. *Plos One*, 16 mars 2017 ; doi : 10.1371/journal.pone.0173781

J. L. Ayuso-Mateos. "Global burden of schizophrenia in the year 2000" ; www.who.int/healthinfo/statistics/bod_schizophrenia.pdf

H. Häfner, W. an der Heiden. *Can J Psychiatry*, 1^{er} mars 1997 ; doi : 10.1177/070674379704200204

Une multiplication des troubles mentaux ?

De très nombreux troubles mentaux ont été ajoutés au DSM-5, paru en 2013, dont le trouble disruptif avec dysrégulation de l'humeur de l'enfant et de l'adolescent, le syndrome d'hyperphagie incontrôlée, la dermatillomanie, le trouble dysphorique prémenstruel ou encore l'accumulation compulsive.

Est-ce la marque d'une démultiplication des troubles de l'humeur et du comportement ? Les épidémiologistes estiment plutôt que la psychiatrie est désormais plus attentive aux situations de souffrance psychique au sein de catégories de la population autrefois négligées, comme les enfants, ou encore à l'accroissement des syndromes anxieux liés aux violences sociales et intrafamiliales. La création ou la diversification de nou-

velles catégories diagnostiques, fondées sur la fréquence d'observations cliniques spécifiques, reflète en partie cet intérêt pour des troubles handicapants, qui peuvent être vecteurs de fortes inégalités. Ces « nouvelles » maladies mentales, qui font souvent l'objet de débats nourris, voire de franches controverses, permettent aux patients de voir leur détresse reconnue et légitimée par un diagnostic — d'autant plus que de nombreuses personnes qui pourraient recevoir un traitement n'en bénéficient pas. Dans le même temps, certains praticiens craignent que cette multiplication des catégories pousse à « pathologiser » des situations qui ne relèvent pas nécessairement du soin psychiatrique, et à brouiller la frontière entre santé et bien-être.



⬆ La syllogomanie, ou accumulation compulsive, est le fait d'accumuler de manière excessive des objets sans les utiliser, indépendamment de leur utilité ou de leur valeur, parfois sans tenir compte de leur dangerosité ou de leur insalubrité.

Pour autant, on se tromperait en supposant que certaines maladies mentales seraient objectives et universelles tandis que d'autres seraient floues ou exclusivement liées à une culture. « Le regard diagnostique dépend beaucoup de ce que la société attend et tolère du comportement des individus par rapport à une norme. Par exemple, la prévalence du trouble du déficit de l'attention avec hyperactivité chez les enfants explose, illustre Bruno Falissard. Une hypothèse raisonnable pour expliquer ce phénomène est que les exigences de productivité scolaire et extrascolaire augmentent ; on attend des enfants qu'ils soient sans cesse concentrés, polyvalents et perfor-

nants, et cette attente a des conséquences sur ce que l'on désigne comme "déficiente" dans leurs comportements. Les facteurs socioculturels influencent à la fois la définition d'un trouble, son évolution, la propension du malade ou d'un parent à demander de l'aide, et celle des institutions à lui en apporter. D'un autre côté, prendre en compte ces facteurs n'est pas incompatible avec l'étude du substrat biologique des troubles mentaux, bien au contraire. »

C'est sans doute ce qui caractérise les nouvelles approches en psychiatrie : tenter de prendre en compte l'influence de l'environnement sur la manifestation des troubles mentaux,

de stress, la violence du confinement, et des millions de gens, et donc de profils génétiques, exposés. Un objet d'étude inespéré pour la psychiatrie dont de nombreux scientifiques se sont emparés dès le début de la pandémie. Tempo Covid est un projet qui s'appuie sur la cohorte Tempo de près de 1 200 volontaires, créée il y a plus de dix ans auprès de personnes ayant participé, en 1991, à une étude sur la santé mentale des enfants. Dès le 24 mars, **Maria Melchior**, spécialisée dans l'étude des inégalités sociales en matière de santé mentale, et son équipe de l'institut Pierre-Louis d'épidémiologie et de santé publique à Paris ont régulièrement interrogé les participants au cours du premier confinement général qui a eu lieu sur le territoire français, en profitant d'un avantage certain : les chercheurs étaient en mesure de comparer facilement ces nouvelles données avec celles issues des questionnaires réalisés les années précédentes, c'est-à-dire en conditions normales.

« Nous voulions tester deux hypothèses, explique l'épidémiologiste. D'une part, il fallait déterminer dans quelle mesure le fait d'avoir déjà eu des problèmes de santé mentale avant la crise sanitaire pouvait constituer un facteur de risque pour la manifestation d'un épisode dépressif ou anxieux. Et de fait : la probabilité de développer des symptômes significatifs d'anxiété et de dépression pendant le confinement s'est révélée deux fois plus élevée chez les personnes déjà prédisposées à ce type de troubles. D'autre part, nous voulions savoir si le fait d'avoir développé des symptômes de la Covid-19 était associé à l'apparition de troubles mentaux. » Les chercheurs ont observé un lien entre symptômes sévères – en particulier respiratoires – et symptômes anxieux et dépressifs élevés. « Ce constat nous pousse à formuler de nouvelles hypothèses de recherche. Est-ce qu'on observe là les effets du SARS-CoV-2 sur le système immunitaire, qui lui-même est impliqué dans la dépression ? Ou plutôt les effets du climat anxigène induit par l'épidémie et la crise sociale et économique qui en résulte ? » demande la chercheuse. Les prochaines étapes consisteront à évaluer

« La probabilité de développer des symptômes significatifs d'anxiété et de dépression pendant le confinement s'est révélée deux fois plus élevée chez les personnes déjà prédisposées à ce type de troubles »

l'impact de l'épidémie sur les inégalités sociales en matière de santé mentale à partir de ces données.

Autre observation intéressante : parce que la majorité des participants de la cohorte Tempo ont entre 30 et 45 ans et ont des enfants qui vivent au sein de leur foyer, les chercheurs les ont interrogés sur les symptômes manifestés par lesdits enfants. Résultat : 20 % d'entre eux ont montré des signes d'hyperactivité avec déficit de l'attention associés aux difficultés psychologiques et économiques des parents. « Ce sont des phénomènes connus, cependant nous avons pu le mesurer avec précision durant une période très particulière qu'est un confinement, et ces résultats

devront être intégrés dans la prise de décision publique, souligne Maria Melchior. Les retentissements de l'épidémie sur la santé mentale des populations ont été observés partout où nous avons regardé. C'est d'autant plus intéressant que la plupart des études dont nous disposons jusque-là concernant les troubles mentaux liés à des épidémies de maladies infectieuses, comme le SRAS et Ebola, avaient été réalisées sur des soignants. On retrouve aujourd'hui en population générale deux sources de stress associées à l'anxiété et à la dépression : l'isolement, et la crainte de contaminer autrui. »

Une autre étude menée par **Fabien D'Hondt** et son équipe au Centre national de ressources et de résilience Lille-Paris (CN2R), auprès de 70 000 étudiants durant le premier confinement, dévoile que près de la moitié d'entre eux (43 %) présentaient au moins un trouble psychique, dont un quart indiquait de l'anxiété, du stress, de la détresse, et 11 % des idées suicidaires. Mais l'impact psychiatrique de la pandémie ne se limiterait pas aux personnes connues pour présenter des fragilités psychiques, ni au stress engendré par le confinement et la peur de la maladie. Une vaste étude américaine portant sur plus de 60 000 personnes ayant contracté la Covid-19 montre que ces malades semblent présenter un fort risque de séquelles psychiatriques. En analysant les données de santé recueillies entre 14 et 90 jours après l'infection, les



©Valentin Béloni / Hans Lucas via AFP

Les étudiants étrangers ont été les plus affectés par les conséquences du confinement. Ici, une étudiante d'origine mexicaine, confinée seule dans son studio de 18 m² du Crous, suit un cours en ligne.

chercheurs ont observé chez ces malades sans antécédents psychiatriques un risque accru de développer des troubles anxieux, des insomnies ou une démence, en particulier pour les personnes de plus de 65 ans. À présent, de nombreux collectifs universitaires de psychiatres s'inquiètent de l'impact réel de la crise sanitaire sur la santé mentale de la population et de la capacité du système de soins français à l'absorber. Plus que jamais, la feuille de route pour la santé mentale et la psychiatrie établie fin 2018 par le ministère de la Santé prend tout son sens. Pour rappel, elle a pour objectifs de promouvoir le bien-être mental, prévenir et repérer précocement la souffrance psychique, et prévenir le suicide ; de garantir des parcours de soins coordonnés et soutenus par une offre en psychiatrie accessible, diversifiée et de qualité ; et d'améliorer les conditions de vie et d'inclusion sociale et la citoyenneté des personnes en situation de handicap psychique. Tout un programme, à l'aune d'une épidémie infectieuse qui pourrait devenir une pandémie psychiatrique. ■

Maria Melchior : unité 1136 Inserm/Sorbonne Université

Fabien D'Hondt : unité 1172 Inserm/Université de Lille/CHRU de Lille, Lille Neurosciences et cognition

M. Wathelet et al. *JAMA Netw Open*, 23 octobre 2020 ; doi : 10.1001/2020.25591

M. Taquet et al. *Lancet Psychiatry*, 9 novembre 2020 ; doi : 10.1016/S2215-0366(20)30462-4